



Sur le tube de Kate Bush, chacun danse à l'enterrement. (NICOLAS DI MEO)

## La maîtrise de la catastrophe

**THÉÂTRE** Bientôt aux Halles de Sierre après avoir été à l'Arsenic, «Tristesse, animal noir» évoque l'irruption du drame dans la vie de jeunes créatifs. Finement élaboré

MARIE-PIERRE GENECAND

Bien pensé, astucieusement articulé, finement élaboré. En voyant *Tristesse, animal noir*, spectacle de six jeunes comédiens récemment sortis de la Manufacture, on réalise à quel point la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande excelle à transmettre une maîtrise dramaturgique à ses étudiants. Alternance entre récit en voix off et jeu direct, traitements insolites du son et de l'image, grande liberté de ton: le jeune collectif Sur un Malentendu fait preuve d'une étonnante maturité face à cette pièce compliquée d'Anja Hilling, qui relève autant de la chronique journalistique que du parcours initiatique. Une réserve, cependant, à ce spectacle qui sera bientôt au Théâtre Les Halles, à Sierre, avant d'aller au Loup en juin. A force de trop briller à travers des solutions ingénieuses, le spectacle oublie sa fragilité et sa part de danger. Du coup, le bouleversement évoqué dans le texte reste un peu abstrait.

Avant, pendant et après la catastrophe. Publié en 2007, *Tristesse, animal noir* raconte comment un groupe de jeunes créatifs se retrouvent confrontés au pire en l'espace d'une nuit et comment ils négocient ensuite leur nouvelle vie. Un barbecue en forêt, un bébé endormi à distance, une brindille qui prend feu et c'est le drame. L'instant «T» où tout bascule. Dans le brasier, Oskar perd un bras, Jennifer perd ses cheveux, Paul perd sa foi. Mais le plus douloureux arrive à Miranda. Cette femme-enfant, qui apparaît comme une mère volage durant la soirée, s'illustre en mère courage dans l'adversité. Elle brave les flammes pour aller libérer la petite Gloria et y laisse sa vie. On ne réalise pas immédiatement ce sacrifice, car l'auteure Anja Hilling brouille savamment les pistes. Ainsi, lorsque Miranda raconte son sauvetage par un garçon forestier, on la croit épargnée. On ne réalise pas que c'est un ange ou un fantôme qui parle. Pourtant, la mise en scène, habile, le signale. Contrairement aux autres personnages qui témoignent en pleine lumière, c'est éclairée à la lampe de poche, dans un contre-jour fascinant, que l'actrice Nora Steinig, alias Miranda, relate son retour de l'en-

fer. La mère et l'enfant dans un trou de terre, les doigts de la petite qui tombent en poussière, le jeune sauveteur au bord de la crise de nerfs. Le moment est poignant, d'autant plus que Nora Steinig appartient à ces actrices, toujours en équilibre précaire, qui mettent du trouble dans l'ordinaire.

### Mise en scène pertinente

A ce moment, et à ce moment uniquement, on est ému. Mais la grande force du spectacle réside surtout dans sa lucidité dramaturgique. Chaque choix de mise en scène imaginé par ce collectif composé par Emilie Blaser, Claire Deutsch, Cédric Djédjé, Pierre-Antoine Dubey, Cédric Leproust et Nora Steinig frappe par sa pertinence. Le décor déjà. Cette forêt

**Un barbecue en forêt, un bébé endormi à distance, une brindille qui prend feu et c'est le drame**

plantée de vrais troncs. Dans la mouvance des metteurs en scène Philippe Quesne et Gisèle Vienne, cette irruption du réel permet une mobilisation des sens. On y est, dans cette forêt. Mais en même temps, on n'y est pas tout à fait, car il s'agit de préserver la fiction. D'où l'artifice du faux feu ou des fausses boissons... Idem pour le texte. Tantôt, une voix off décrit l'action avec un sens poétique des détails, tantôt les comédiens dialoguent avec un langage nettement plus sommaire. Pourquoi ce décalage? Pour raconter le fossé entre ce qu'on dit et ce qu'on ressent. Et puis, il y a le son. Ce feu qu'on entend, qui craque violemment dans le noir et qu'on ne voit jamais. Ou sous forme de stroboscope saccadé. Le feu grille tout sur son passage. Ainsi lorsque la vie reprend, les parois, le son, l'éclairage, tout est plat, tout est blanc. Ne reste que l'ivresse du tube de Kate Bush sur lequel chacun danse lors de l'enterrement. Après la mort, la réalité n'est supportable que trafiquée, frelatée. Voilà pourquoi les rescapés font les singes au micro, se trémoussent en stéréo. C'est très bien vu. Mais peut-être un peu trop parfait. La trop grande maîtrise de ce travail réduit aussi sa part de danger et sa portée. ■

### À VOIR

#### Deux lieux

Tristesse, animal noir, du 10 au 13 déc., Théâtre Les Halles, Sierre, 027 452 02 90, www.theatreleshalles.ch; du 8 au 11 juin 2016, au Théâtre du Loup, à Genève.

## Théraulaz-Barbara, l'émotion au carré



Yvette Théraulaz rend un hommage bouleversant à Barbara. (CAROLE PARODI)

### SCÈNE La chanteuse romande dialogue avec la dame en noir. Lumineux

Femmes et libres à la fois. La belle et fière Yvette face à la mélancolique et mutine Barbara. Plus qu'un hommage, *Ma Barbara*, à voir à la Comédie de Genève, est un dialogue qu'Yvette Théraulaz tisse avec la dame en noir. Son aînée, dont la chanson «Quand reviendras-tu?» a suscité chez sa cadette l'envie de se lancer. «Vous dites des mots qui me réclament», confie la chanteuse avec ses formules qui viennent du ventre. Ce spectacle, c'est de l'émotion au carré: la beauté des mélodies modulées de Barbara et la présence humaine, lumineuse de La Théraulaz. Avec ce sous-texte, toujours, chez notre passionaria: rester debout, vaillante, quoi qu'il en soit.

### La fragilité d'un monument

Yvette Théraulaz est un monument. Un monument qui a ses failles et ses tourments, mais un monument. Elle a chanté l'amour libre, la fin du machisme, la justice pour tous, le droit à l'avortement. Elle a manifesté pour un commerce équitable, pour un accueil digne des étrangers, pour la protection de l'environnement. La femme autant que l'artiste est à saluer. Et puis la vie l'a bousculée et elle a su parler de cette dépression qui l'a terrassée quand son amour est parti. Elle l'a chantée même, cette zone grise de sa vie. Alors, ceux qui l'avaient aimée forte, l'ont encore plus aimée

pour cet aveu de fragilité. Combats contre le sida, pour les déshérités, pour les réfugiés. Blessures de petite fille – son père a abusé d'elle, lorsqu'elle avait de 10 à 15 ans. La chanson pour salut, seul moyen de sublimer la souffrance... Et le talent, bien sûr, si fluide, si éclatant. Barbara, comme Yvette Théraulaz, est une femme engagée, militante. A la Comédie, la rencontre paraît très vite évidente.

### Clin d'œil

Selon quel scénario? Une interpellation amusée. Accompagnée par le formidable Lee Maddeford au piano, Yvette alterne la reprise des standards de la grande dame en noir («Le Mal de vivre», «L'Aigle noir», «Nantes», «Hop-là»), avec une adresse à Barbara pimentée. Yvette rappelle ainsi sa maniaquerie d'avant-concert, s'interroge sur sa fascination surannée pour la prostituée ou regrette la grandiloquence de son style dans ses vieilles années. Mais, surtout, Théraulaz dit toute sa tendresse pour Barbara, l'amoureuse passionnée, la jardinière créative, la rigolote aux blagues inattendues, la chanteuse de la première à la dernière heure. On vogue sur les titres qui font des vagues, on s'arrête volontiers sur les récits qui font des plages. Et la traversée pourrait durer, durer, sans jamais s'arrêter. ■ M.-P.G.

**Ma Barbara**, jusqu'au 20 déc. à la Comédie de Genève, 022 320 50 01, www.comedie.ch

PUBLICITE

**ENCHÈRES**  
7-10 décembre 2015  
Exposition: 4-6 décembre



022 320 11 77

hoteldesventes.ch

Prévost-Martin 51, 1205 Genève  
B. Piguet, directeur - A. Tronchet, huissier

## CLASSIQUE LE QUATUOR À CORDES À LA FÊTE

Quatre archets, seize cordes. Les aficionados de la musique de chambre avaient de quoi être comblés ce week-end. D'un côté, le Quatuor Ebène donnait un concert au Conservatoire de Genève vendredi soir, avec le nouvel altiste Adrien Boisseau qui remplace désormais Matthieu Herzog. De l'autre côté, le Quatuor Belcea fêtait ses 20 ans avec une série de trois concerts, de vendredi à dimanche, à la Salle del Castillo de Vevey.

Depuis toujours, le Quatuor Ebène se distingue par une forme d'élégance et une clarté typiquement française. Le *Quatuor Opus 20 No2* de Haydn ouvrait le concert. Les quatre musiciens – malgré quelques écarts d'intonation dans le premier mouvement – s'y montrent sensibles au style viennois. L'«Adagio» est joué avec beaucoup de poésie; Raphaël Merlin (sujet à quelques mimiques!) déploie sa mélodie *sotto voce* au violoncelle. L'esthétique rappelle un peu celle des instruments d'époque pour l'allègement des textures. La fugue

finale est jouée d'abord *pianissimo*, puis *forte*.

Le *Quatuor «Ainsi la nuit»* de Dutilleux (un chef-d'œuvre du XXe siècle) s'avère plus exigeant pour le public. C'est une

### CRITIQUE

musique à la forme elliptique. Les gestes sont fugaces, comme insaisissables. Le Quatuor Ebène y varie les modes de jeu avec des réflexes très rapides. Puis vient *Quatuor en ut dièse mineur Opus 131* de Beethoven. Malgré quelques imperfections, ils traversent cette odyssée sublime en confiant à chacun des mouvements son caractère propre. La fugue initiale est sombre et désolée; le mouvement lent à variations se déroule sur une mélodie apparemment anodine, qui ne cesse de s'amplifier en un contrepoint savant. Le «Presto» est tonique, avant une rupture de ton saisissante. Nous voici plongés dans une mélancolie abyssale. Les quatre musiciens jouent l'«Allegro» final jusqu'à une sorte d'épuisement des forces. Poignant. Dimanche à 17 heures à Vevey, le Quatuor Belcea ouvrait son

concert avec le *Quatuor Opus 18 No 6* de Beethoven. Dans une acoustique beaucoup plus résonante qu'au Conservatoire de Genève, on apprécie la fusion du groupe qui met en lumière la richesse du contrepoint beethovenien («Scherzo» aux syncopes marquées). Le premier violon Corinne Belcea (qui force parfois un peu le son) dégage un fort tempérament. Elle rayonne dans le mouvement central du *3e Quatuor* de Britten, d'une fragilité désarmante. Le violoncelliste Antoine Lederlin s'impose comme le pilier du quatuor, égrenant un rythme lancinant dans le finale.

Francesco Piemontesi rejoignait les Belcea pour le *Quintette Op. 34* de Brahms en seconde partie. Le pianiste tessinois y forge une belle entente avec ses partenaires. Ce piano félin, extrêmement souple et chantant (presque schumanien) manque toutefois un peu de densité dans les nuances *forte*. L'architecture est très bien dominée, les musiciens s'abandonnant à une fébrilité électrisante dans les dernières pages. JULIAN SYKES

PUBLICITE

**ANTONY HERMUS**, direction  
**GEOFFROY PERRUCHOUD**, commentaires  
**SOLISTES DE L'OSR**  
**ORCHESTRE DE LA HAUTE ÉCOLE DE MUSIQUE DE GENÈVE**  
**04.12.2015**  
**VICTORIA HALL**, Genève 19h  
IGOR STRAVINSKI L'OISEAU DE FEU, BALLET